

le 28 janvier 1972

Cher Monsieur,

Je vous remercie vivement de l'envoi de votre article de la Revue Théologique. Je vous remercie également, et surtout, de l'intérêt que vous avez eu la gentillesse - et la patience - de prendre à mon vieux livre: c'est une rare joie pour un auteur de trouver un lecteur qui veuille prendre bien au sérieux ce qu'il a essayé de dire.

Quant au fond; personne n'est moins qualifié que l'auteur pour prendre position devant une interprétation comme la vôtre, qui s'en tient au texte, qui ne l'estrope pas ni ne lui fait dire ce qu'il ne contient pas. Une fois l'écrit, publié, son auteur devient un lecteur comme les autres. Aussi serai-je le dernier à trouver à redire à votre façon de lire: je ne vois pas pourquoi un chrétien ne prendrait pas position par rapport à des thèses qui, certes, ne se prétendent pas chrétiennes, mais qui touchent au christianisme en tant qu'il existe dans le monde historique et, existant ainsi, se présente à la pensée de ce monde. Il est évident - et je vous félicite si, si vous le permettez, de l'avoir indiqué, que l'entreprise philosophique est un scandale, une pierre d'achoppement, pour toute théologie, sinon pour toute foi (qui peut bien se moquer de la philosophie). J'en suis tellement convaincu que j'ai toujours affirmé, me mettant peut-être en contradiction avec la tradition, que l'homme n'est pas naturellement philosophe, qu'il se décide - ou ne se décide pas - à la philosophie et que c'est seulement après décision prise que le discours entre en ses droits, droits qu'il se donne en se soumettant à sa propre règle. Le christianisme est alors inévitablement vu de l'extérieur, comme une des religions positives, une de ces religions entre lesquelles, en principe et souvent, hélas, en fait, décide la violence, serait-ce sous la forme de la violence librement subie. Mais peut-être la philosophie est-elle capable de reconnaître les droits imprescriptibles de la foi - et de ce que la théologie contient de foi - plus sincèrement que vous ne semblez le supposer: l'infini de la raison reconnaît, en raison, la finitude de l'être qui n'est jamais raison, mais tout au plus - et jamais nécessairement - raisonnable, à condition de ne pas confondre valeur logique et valeur vécue, toutes deux véritables, mais sur des plans différents.

Veillez excuser ce que ces remarques ont de rapide et de superficiel: elles ne visent qu'à vous montrer avec quel intérêt je vous ai lu.

En vous remerciant encore, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments sincèrement sympathiques.

S. Weil.